



SZILVIA MOLNAR

Milk-bar

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héroïse Esquié

ACTES SUD

MILK-BAR

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :
The Nursery
Éditeur original :
Pantheon Books, New York
© Szilvia Molnar, 2023

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18942-6

SZILVIA MOLNAR

Milk-bar

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héroïse Esquié

ACTES SUD

pour Ryan

*... de l'intérieur des murs de mon esprit
fourbu de mère...*

CATHERINE BARNETT – “Summons”

*... quelle est la relation exacte entre la
folie et la traduction ?*

*Où, dans l'esprit, la traduction se
produit-elle ?*

ANNE CARSON, *Float*

Le soleil d'août se presse de toutes ses forces dans notre petit appartement au deuxième étage. Le bébé que je porte dans mes bras est une sangsue ; appelons-la Button. Button pleure. Il n'y a pas longtemps qu'elle est entrée dans le monde, violemment, d'un coup. Nous sommes seules, à l'abri de notre trois-pièces, puis tout d'un coup nous ne le sommes plus, car on frappe à la porte. À ce son étranger, Button redouble de larmes et je ne sais pas quoi faire. Je suis mère depuis aussi longtemps que Button est sortie de moi et il me reste encore à accepter le rôle, de même qu'il me reste encore à l'accepter, elle.

Ici, l'air est stagnant, la lumière est directe, et les sons se réverbèrent contre les murs. Je transpire.

Je place Button dans l'ovale rembourré à côté du canapé du salon et elle pousse des cris de déception, sonores et malveillants. Je change d'avis. Je la soulève et écarte ma robe de chambre pour presser son corps contre ma poitrine. Cela dit, c'est un geste que je ne maîtrise pas encore, son poids ne correspond pas à ce que mon esprit s'attend à recevoir, et la chaleur de mon propre corps monte à son tour d'un cran. Les odeurs sur nous et autour de nous se font cruellement sentir, je suis soudain gênée et

révulsée par mon état présent. La journée a été longue et solitaire.

D'une main je maintiens le corps du bébé, de l'autre je défais le soutien-gorge d'allaitement pour sortir le sein. Mon mamelon luit, brun foncé, dans la lumière de la fin d'après-midi, et il me revient que cette heure dorée est ma préférée pour me balader dans la ville où nous habitons.

Avant l'arrivée de Button, j'allais partout à pied, et quitter l'appartement était une entreprise élémentaire. Quand je faisais des pauses à la bibliothèque ou à l'écritoire où j'effectue la plus grande partie de mon travail, je m'aventurais souvent par les rues animées, dans l'espoir que le rythme de la ville vienne placer devant moi un mot ou deux, une expression, une idée ou une émotion qui pourraient me servir dans le texte que je traduais à l'époque.

Au bout de presque dix ans, mon métier de traductrice était encore une lutte. Pas forcément le travail en lui-même, car j'aimais trouver le mot "juste" (ce concept erroné que quelques collègues employaient encore). Je prenais souvent plaisir à avancer en jouant les caméléons, mais le combat perpétuel pour une meilleure rémunération, des bourses, voire, Dieu m'en garde, un chèque de droits d'auteur, était épuisant. Je n'étais pas le genre de traductrice à en faire une priorité, mais j'avais besoin d'argent comme tout un chacun. Rester en périphérie du monde de l'édition m'allait bien, et la compétition, très spéciale, m'amusait dans l'ensemble. Je connaissais déjà une poignée d'éditeurs qui me trouvaient fiable et d'auteurs qui aimaient ma façon de travailler. Mes dernières traductions

avaient même reçu des louanges dans la presse, si bien que mon nom figurait de temps à autre sur des couvertures de livres. Parfois, je trouvais des portraits des auteurs dans des magazines ; vêtus d'épais pulls en laine, ils posaient avec un regard pénétré perdu dans le rude paysage scandinave. Comme toute personne ordinaire, je suis trop vaniteuse, je ne vais pas le nier, pour ne pas avoir eu envie d'être prise en photo, moi aussi, dans ce genre d'environnement cool, mais en définitive je ne suis pas compétitive de nature. La visibilité ne m'attire pas.

Je n'étais pas encore orpheline, mais j'avais quitté ma famille depuis si longtemps qu'à un certain moment je m'étais arrachée au passé, peut-être simplement pour me satisfaire du présent. Littéralement, cela signifiait que je m'étais fait une vie modeste aux États-Unis en tant que traductrice de littérature suédoise en anglais.

Comme le soleil se couche, je dois laisser ces pensées ; je suis ici avec Button et c'est tout ce que je suis. Tout ce que je fais, être là avec Button.

Une main à l'arrière de sa tête, je dirige son visage vers mon mamelon et une bouche sans dents s'ouvre. Avec des lèvres douces comme celles d'un poisson, elle s'accroche. Je me tortille à cause de la gêne initiale de sa morsure.

La plupart du temps, je ne sais pas ce que je fais. J'ai tellement pressé Button contre le sein qu'elle a peut-être du mal à respirer. La frustration monte dans son petit corps compact et elle hurle, mais pas assez fort pour couvrir la deuxième volée de coups à la porte. Button me stresse. Je remue les bras comme pour me dégager. On frappe à nouveau, plus fort. À nouveau, je ne sais pas quoi faire.

Dans un autre état et dans un autre monde, j'ignorerais cette interruption et poursuivrais ma vie ; si j'avais attendu quelqu'un, je me serais préparée. Je peux peut-être raconter que je m'apprêtais à me coucher, bien serrer la ceinture de ma robe de chambre et me rattacher les cheveux. Je peux peut-être mettre mon apparence négligée sur le compte de Button. Je peux peut-être décider de ne plus jamais affronter le monde extérieur, et l'inconnu derrière la porte peut peut-être me libérer de ce malaise. Dans cette lutte, le choix a peut-être déjà été fait pour moi.

Je nous transporte tant bien que mal vers l'entrée et Button finit par téter entre ses respirations. Ses mouvements répétitifs me rappellent des brasses hors de l'eau. À mesure qu'elle se remplit de lait réconfortant, son corps se tranquillise et s'abandonne à la satisfaction. Je respire un grand coup.

Par le judas, je reconnais l'homme ; c'est Peter, notre voisin du dessus. Sa tête presque chauve est grossie comme un ballon de baudruche, solidement attachée à son long corps mince, avec des yeux ronds qui se promènent nerveusement, en attente d'une réaction. J'hésite, me demandant ce qu'il peut bien vouloir à cette heure-ci. John, mon mari, devrait rentrer d'une minute à l'autre, de toute façon.

De chaque côté de la porte, l'air est immobile. Je décide d'ouvrir, me demandant si c'est quelque chose que j'ai cherché.

Quand ils l'ont posée sur ma poitrine, tôt ce matin-là, j'étais comme ces rebuts qu'on voit sur les bords des routes fréquentées, un objet dont la valeur s'est perdue. J'étais une canette de soda, une chaussette, une cigarette à moitié fumée, un chewing-gum, une poupée sans tête, ou un vieux caleçon. J'étais le bouchon solitaire sans sa bouteille. Écrasée et poussée sur le bas-côté par les voitures, le vent, ou d'autres formes d'agressions. En même temps, une euphorie diffuse me disait que je pourrais le refaire ; le corps me faisait croire que d'avoir donné la vie me rendait invincible.

Dans les moments de précipitation suivant sa naissance, la chambre bourdonnait des allées et venues des infirmières et médecins qui venaient vérifier comment j'allais, comment allait le bébé, vérifier des informations listées sur des écrans, des lignes et des nombres un peu partout. On appuyait sur des boutons. On arrangeait des oreillers et des couvertures en papier qui crissaient. Des liquides giclaient de moi, des liquides étaient injectés dans mes veines et un cathéter fixé dans mon urètre.

La journée paraissait montée sur roulettes, tout comme nous, et avant que j'aie eu le temps de

reprendre mes esprits, on nous poussait sur un fauteuil. C'est un exemple de la façon dont est faite la vie, et dans mon cas elle a été faite brutalement. Mais je ne sais pas s'il est possible d'éviter la brutalité à la naissance. *Brut, brutus, bruto...* une "bête" faite par l'homme, ce n'est pas tout à fait ce que je veux dire quand je cherche à décrire l'expérience, et pourtant c'est la première chose qui me vient à l'esprit.

Les mots et expressions défilaient devant mes yeux en clignotant, John semblait ballotté en tous sens, toujours en travers de la route de quelqu'un qui essayait de s'approcher de moi, ne sachant que faire de sa peau en présence des autres. Il a dit qu'il était soulagé que Button soit née le week-end, ça lui évitait de prendre des congés, tandis que je n'avais aucune notion du temps, je voulais seulement savoir où on nous emmenait.

Pendant qu'on me roulait dans les couloirs anonymes, je n'arrêtais pas de me répéter : *je m'abandonne à cet instant*. Je n'avais pas le choix.

Dans la soirée, quand le flux d'infirmières, d'aides-soignantes, d'amis et de parents de John s'est tari, quand la chambre est devenue calme comme si on m'avait oubliée, la seule chose que j'ai sentie, c'étaient mes mamelons prématurément exposés, endoloris par les premières tentatives de tétée de Button. On entendait le faible écho des bébés en train de pleurer et des infirmières en train de bavarder dans le fond, indiquant que l'équipe de nuit allait bientôt prendre son service.

Le bas de mon corps était anesthésié par les médicaments et, avec la gêne de l'entrejambe mouillé par un paquet de glace qui fondait entre mes cuisses, j'ai eu envie de lui tordre le cou.

Button était avec moi depuis une poignée d'heures, elle avait été silencieuse la plus grande partie de ce temps, et une impulsion m'a traversée, aussi directe que la faim.

Je vais t'essorer comme un torchon.

La chambre d'hôpital sombre a pris mon désir et me l'a immédiatement relancé à la figure.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Épuisée et déprimée depuis son accouchement, une jeune New-Yorkaise passe ses journées seule avec son nourrisson dans son appartement. Tirillée entre instinct de protection et pulsions homicides, elle cherche à comprendre comment elle a pu en arriver là, être dépossédée de sa vie. Cette traductrice chevronnée est devenue un milk-bar, contrainte de troquer le travail des mots contre un quotidien de pleurs, d'allaitement et de couches sales.

Refusant de sortir, la jeune femme se lie peu à peu d'amitié avec son voisin Peter, un octogénaire dont les visites l'aident à rompre sa solitude. Mais le vieil homme existe-t-il vraiment ? Et est-elle la seule à voir cette fissure qui se déplace sur le plafond de sa chambre ?

Récit clinique des premiers jours suivant la venue au monde d'un bébé, *Milk-bar* dépeint, comme rarement en littérature, les affres de la dépression post-partum.

Dans une prose crue et inventive, Szilvia Molnar bouscule les représentations idéalisées de la maternité et signe un roman brutalement honnête et émouvant, éclairé de touches d'humour déconcertantes.

Originnaire de Budapest et ayant grandi en Suède, Szilvia Molnar est aujourd'hui directrice des droits étrangers d'une agence littéraire basée à New York. Ses écrits ont été publiés dans diverses revues comme Guernica, Lit Hub, Triangle House Review et Two Serious Ladies. Milk-bar est son premier roman.

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : MARS 2024 / 22 € TTC France
ISBN 978-2-330-18942-6

